



La Section clinique de Nantes

La session 2024-2025 :

Comment s'orienter dans les dires du sujet

Le séminaire théorique

Lecture de Jacques Lacan, « *L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud* » (1957), *Écrits, Seuil, 1966*.

Séance 4, février 2025 : la métaphore, pages 506 à 509.

Gilles Chatenay ayant dû renoncer au dernier moment à être présent à cette séance, Éric Zuliani s'est proposé de le remplacer au pied levé. Voici le texte qu'il a rédigé, que l'on pourra télécharger sur ce site. Nous le remercions grandement.

Métaphore et Witz : sens, non-sens et vérité

Éric Zuliani

La métaphore

Lacan avait présenté la métaphore dans son Séminaire sur les psychoses, à partir de ce vers de Hugo, tiré du poème *Booz endormi* : *Sa gerbe n'était pas avare ni haineuse...*¹

Dans ce séminaire, au chapitre 17, après avoir noté que le délirant subi le délire, qu'il en est le patient, il précise : « En fait, Schreber sera de plus en plus intégré à cette parole ambiguë (*son délire*) avec laquelle il fait corps, et à laquelle, de tout son être, il donne réponse. Il l'aime littéralement comme lui-même. C'est à peine si on peut qualifier ce phénomène de dialogue intérieur, puisque c'est précisément autour de l'existence de l'autre que tourne la signification de la prééminence du jeu signifiant, de plus en plus vidé de signification. Quelle est la signification de cet envahissement du signifiant qui va à se vider de signifié à mesure qu'il occupe plus de place dans la relation libidinale, et investit tous les moments, tous les désirs du

¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les psychoses* (1955-1956), Seuil, 1981, texte établi par Jacques-Alain Miller ; « L'instance de la lettre... », *op. cit.*, p. 503.

sujet ? »² Et il ajoute dans cette même page « Je me suis arrêté sur une série de ces textes qui se répètent, et qu'il serait fastidieux de vous dérouler tous ici. Quelque chose m'a frappé — même quand les phrases peuvent avoir un sens, on n'y rencontre jamais rien qui ressemble à une métaphore. Mais qu'est-ce que la métaphore ? »³

La métaphore prouve le fait qu'il n'existe pas de signification préétablie qu'un signifiant viendrait représenter. Si tel était le cas, il serait impossible de faire des métaphores puisque le signifiant serait comme prisonnier de ces significations et non substituable. Or, Lacan rectifiant Saussure *libère*, selon le mot de Jean-Louis Gault, le signifiant : ainsi une gerbe peut tout à fait n'être ni avare ni haineuse.

Plus largement, l'existence même de la poésie démontre cette domination du signifiant sur le registre du signifié. Dans l'après-coup, il m'est venu d'ailleurs que le thème des 52^e Journées de l'ECF, *Je suis ce que je dis. Défis contemporains de l'inconscient* faisait entendre une tendance lourde de notre époque, le refus proclamé de la métaphore et de la métonymie — un déni de l'inconscient.

Étincelle

Lacan, en haut de la page 507, parle de « l'étincelle poétique », autrement dit de la création métaphorique qui se réalise. Est-ce le cas quand il s'agit de l'écriture automatique ? La visée de cette technique serait en effet d'obtenir une étincelle par le frottement de deux signifiants, mais qui restent prisonniers de leur image signifiée. Et lorsque l'école surréaliste fait certes faire un pas par le rapprochement radical de signifiants très disparates, l'expérience reste confinée dans le registre de la conjonction de signifiants via l'écriture automatique, la pratique des cadavres exquis ou encore par la technique dite du frottage inventée par Max Ernst : laisser courir une mine de crayon à papier sur une feuille posée sur une surface quelconque (parquet ou autre texture), ce qui fait apparaître des figures plus ou moins imaginaires.

Dans son manifeste du surréalisme, Breton fait certes référence à Freud. Mais Lacan tient sa doctrine pour fautive et il avance que « l'étincelle créatrice de la métaphore ne jaillit pas de la mise en présence de deux images, c'est-à-dire de deux signifiants également actualisés. Elle jaillit entre deux signifiants dont l'un s'est substitué à l'autre en prenant sa place dans la chaîne signifiante, le signifiant occulté restant présent de sa connexion métonymique au reste de la chaîne. »⁴ Mais pourquoi soutient-il que la doctrine surréaliste est fautive ?

1 – Dans cette conception, les images signifiées dominent les signifiants en tant qu'on en fait la condition de la métaphore ;

² *Le Séminaire*, livre III, *op. cit.*, p. 247.

³ *op. cit.*, p. 247.

⁴ « L'instance de la lettre ... », *op. cit.*, p. 507.

2 – l'opération reste une opération de conjonction, de mise en présence de ces images d'abord, et des signifiants actualisés ensuite. Cela ne suffit pas à créer un effet poétique, une étincelle. C'est la substitution qui est décisive.

Pour saisir ce passage sur l'étincelle créatrice de la métaphore, et le long commentaire du vers d'Hugo, il faut avoir en point de mire ce que dit Lacan un peu plus loin dans ce texte sur la constitution du symptôme : « Le mécanisme à double détente de la métaphore est celui-là même où se détermine le symptôme au sens analytique. Entre le signifiant énigmatique du trauma sexuel et le terme à quoi il vient se substituer dans une chaîne signifiante actuelle, passe l'étincelle, qui fixe dans un symptôme, — métaphore où la chair ou bien la fonction sont prises comme élément signifiant, — la signification inaccessible au sujet conscient où il peut se résoudre. »⁵ Notons l'introduction de la dimension de la chair car il me semble que comme le mot étincelle le laisse aussi entendre, ce ne sont pas là simples mécanismes signifiants ne produisant que des significations ; ils produisent aussi des « effets de chair ». Les Journées de l'ECF sur les phrases marquantes ont mis en lumière ce registre.

Un mot pour un autre, telle est la formule de la métaphore

Et Lacan en rajoute sur le côté superflu de la référence au registre de la signification en citant *Un mot pour un autre*, une courte pièce de théâtre⁶ de Jean Tardieu d'un peu moins de 15 minutes. Les dialogues de cette pièce ont pour principe d'aligner des phrases parfaitement correctes d'un point de vue syntaxique, mais où les signifiants qui auraient pu être attendus ont été remplacés par d'autres mots, eux tout à fait excentriques. Ces chaînes signifiantes n'ont évidemment aucune signification, et pourtant la pièce est en effet une représentation parfaite et convaincante de la comédie bourgeoise. Et nous pouvons y lire un exemple flagrant de la domination des articulations signifiantes, et de la syntaxe sur les mots, et au fond une démonstration de la « liberté » du signifiant, comme le dit Lacan.

Booz endormi⁷

A partir du milieu de la page 507 jusqu'à *l'amour est un caillou*, Lacan met à jour les ressorts de la métaphore à partir du vers de Hugo, *Sa gerbe n'était pas avare ni haineuse*.

1 – Gerbe se substitue à Booz, mais ce qui le qualifie, « pas avare ni haineux », reste en connexion métonymique avec Booz, viel homme dont la richesse devient un obstacle à l'amour, d'où la haine.

2 – Mais apparemment débarrassé de la haine et de l'avarice, pourquoi n'est-ce pas Booz qui reste dans la chaîne signifiante ? Pourquoi la gerbe vient-elle à sa place ? Booz, dit Lacan, est

⁵ *Op. cit.*, p. 518.

⁶ *On line* : <https://www.youtube.com/watch?v=8LAQn46LvUk>

⁷ *On line* : https://www.bonjourpoesie.fr/lesgrandsclassiques/poemes/victor_hugo/booz_endormi

rejeté dans les ténèbres du dehors où l'avarice et la haine, sous la forme de leur négation, l'héberge. Autrement dit, Lacan donne à cette tournure de phrase un statut de dénégation : Booz est bien en vérité avare et haineux.

3 – La générosité et l'amour de Booz ne sont pas affirmées non plus ; c'est la gerbe qui a usurpé sa place et qui réduit à *moins que rien* sa générosité et son amour (même chose autour du don) ; c'est la gerbe — élément pris dans la nature —, qui en témoigne, mais la gerbe est aussi ce qui est coupé.

4 – en haut de la page 508, Lacan note que « le donateur disparaît en même temps que le don ». Booz disparaît, don d'amour et d'argent aussi, ce n'est plus la question. La question à présent est celle de la fécondité qui rayonne par le signifiant gerbe : « À savoir la promesse de paternité ». Notons que cette promesse lui vient par un rêve :

*Comme dormait Jacob, comme dormait Judith,
Booz, les yeux fermés, gisait sous la feuillée ;
Or, la porte du ciel s'étant entre-bâillée
Au-dessus de sa tête, un songe en descendit.
Et ce songe était tel, que Booz vit un chêne
Qui, sorti de son ventre, allait jusqu'au ciel bleu ;
Une race y montait comme une longue chaîne ;
Un roi chantait en bas, en haut mourait un dieu.
Et Booz murmurait avec la voix de l'âme :
" Comment se pourrait-il que de moi ceci vînt ?
Le chiffre de mes ans a passé quatre-vingt,
Et je n'ai pas de fils, et je n'ai plus de femme.
" Voilà longtemps que celle avec qui j'ai dormi,
O Seigneur ! a quitté ma couche pour la vôtre ;
Et nous sommes encor tout mêlés l'un à l'autre,
Elle à demi vivante et moi mort à demi.
" Une race naîtrait de moi ! Comment le croire ?*

À la fin du poème, à la gerbe répond la faucille, c'est-à-dire la castration :

*Ruth songeait et Booz dormait ; l'herbe était noire ;
Les grelots des troupeaux palpitaient vaguement ;
Une immense bonté tombait du firmament ;*

*C'était l'heure tranquille où les lions vont boire.
Tout reposait dans Ur et dans Jérïmadeth ;
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre ;
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident, et Ruth se demandait,
Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,
Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été,
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.*

Lacan finit ce parcours sur le vers d'Hugo en revenant sur « l'étincelle poétique » au début de la page 507, entre gerbe, d'une part, et Booz, d'autre part, ce dernier étant aboli. Cette étincelle réalise « la signification de la paternité. »⁸ Le chemin allant de l'homme riche et haineux incapable d'amour à la signification de la paternité est la reproduction de « l'événement mythique » que Freud a parfaitement repéré comme étant « le cheminement, dans l'inconscient de tout homme, du mystère paternel. » L'événement mythique est celui relaté dans *Totem et Tabou*⁹, celui où le père de la horde est résolument marqué par la haine et l'avarice portant sur l'objet 'toutes les femmes' qu'il refuse aux frères. Ce temps un est surmonté par le meurtre du père de la horde. En résulte une situation où les frères sont dans l'obligation de s'entendre, obligation qui passe par la parole. La métaphore dans son ensemble implique donc, comme on le voit dans le mythe freudien l'abolition, la mort, c'est-à-dire la castration.

La métaphore moderne

L'amour est un caillou riant dans le soleil, un vers du cru de Lacan, vient en exemple de la métaphore moderne. Le surréalisme a radicalisé le rapprochement de signifiants n'ayant aucun rapport lexical ; cependant l'effet poétique n'est pas toujours au rendez-vous. Cette référence à l'amour est un caillou inaugure une articulation entre esprit et métaphore d'abord, et ensuite entre lettre et esprit.

Dans le cas du caillou riant dans le soleil, le sens se produit dans le non-sens. Le rapprochement de l'amour et du caillou, c'est du non-sens, et pourtant, un effet de signification en émerge. Et le rapprochement avec l'esprit est fait pour montrer que c'est à rebours que procède le mot d'esprit : du non-sens dans le sens. Cela m'a intéressé, car finalement une analyse, ça commence par le symptôme, et ça finit certes sur le sinthome. Mais pour celui qui veut témoigner de cette fin, la procédure de la passe exige la structure du mot d'esprit. *L'amour est un caillou* relève du non-sens, mais pris dans ce vers, cela produit un

⁸ « L'instance de la lettre ... », *op. cit.*, p. 507.

⁹ Freud S., *Totem et tabou*, Paris, Gallimard, 1984.

effet poétique : il y a ce caillou dans le soleil, sa joie (son rire) se transmet métonymiquement à l'amour, l'amour se met à rayonner de la joie — mais rayonne aussi de la dureté du caillou sa permanence, voire sa localisation dans une chaussure : amours douloureuses !

Le moment d'avant le caillou brille de sa couleur bitume, le moment d'après brille de ses éclats — l'amour est passé par-là.

Dans ce passage, Lacan donne des définitions oppositionnelles de la métaphore et du *Witz*, référées au registre du sens : pour le *Witz* le non-sens se produit dans le sens ; pour la métaphore poétique, le sens se produit sur fond de rapprochement d'éléments de non-sens. Pour compléter cette réflexion sur le sens, faisons un bon dans l'enseignement de Lacan, afin de saisir la fonction éminente du *Witz* : « Ce qui nous emmène dans une voie où ce qu'il en est de l'être tient au sens, est ce qui a le plus d'être. C'est dans cette voie, en tout cas, qu'on a franchi ce pas-de-sens de penser que ce qui a le plus d'être ne peut pas ne pas exister. Le sens, si je puis dire, a charge d'être. Il n'a même pas d'autre sens. Seulement, on s'est aperçu depuis un certain temps que cela ne suffit pas à faire le poids, le poids, justement, de l'existence. Chose curieuse, du non-sens, cela le fait, le poids. Cela prend à l'estomac. Et c'est là le pas franchi par Freud, d'avoir montré que c'est ce qu'a d'exemplaire le mot d'esprit, le mot sans queue ni tête. Cela ne rend pas plus facile de lui mettre du sel sur la queue. Justement, la vérité s'envole. La vérité s'envole au moment même où vous ne vouliez plus la saisir. »¹⁰

Une notation sur Leo Strauss

Car en effet il n'est pas question uniquement du sens, mais aussi de la vérité. C'est ici que s'insère la référence au livre du Léo Strauss et plus particulièrement à son chapitre II¹¹ où il s'intéresse à l'artifice d'écriture qui consiste à user de la métonymie afin de contourner la censure sociale. Léo Strauss, lui-même persécuté en Allemagne et réfugié en Angleterre, s'intéresse aux textes de philosophes qui n'ont pu écrire qu'à condition de déguiser leur pensée. Les plus grands esprits classiques ont dû déguiser leur pensée pour ne pas tomber sous le coup de la censure de l'Autre. Cette vérité, car il s'agit du rapport de la métaphore et de la métonymie à la vérité, ils ont dû la laisser deviner.

De la lecture de ce chapitre II retenons neuf points :

- 1 – Cet art d'écrire a à voir avec le mensonge et la vérité ;
- 2 – Cette vérité entre les lignes nécessite un savoir lire ;

¹⁰ Lacan J., *Le Séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, Texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 64.

¹¹ Strauss L., chap. II, « La persécution et l'art d'écrire », *La persécution et l'art d'écrire*, Paris, Press Pocket, 1989, p. 55 à 74.

- 3 – Un savoir lire notamment de ce qui relève du registre de l'énoncé et de celui de l'énonciation ;
- 4 – Cela éclaire le fait qu'il y a un savoir ésotérique et un savoir exotérique et qu'ils se distinguent dans leur forme ;
- 5 – Il n'y a pas de progrès dans le savoir, mais des changements des conditions de l'Autre ;
- 6 – Les conditions changeantes de l'Autre ne permettent jamais une pleine liberté de s'exprimer : les persécutions changent ; aujourd'hui, par exemple, comment s'exprimer à rebours du sens commun ?
- 7 – Il y a aussi une condition interne à la vérité : elle peut faire mal, elle peut blesser ;
- 8 – Finalement, il se pourrait bien que la vérité ne peut que se mi-dire.

Métaphore, métonymie et lien social

Au-delà de l'arbitraire du signe selon Saussure, Lacan fait donc valoir la liberté du signifiant et une certaine indépendance du signifié. Où alors la lettre se situe-t-elle ? Si le signifiant a à voir avec l'oreille, le signifié, lui, relève d'une lecture, si l'on suit le Lacan du Séminaire XX : « S'il y a quelque chose qui peut nous introduire à la dimension de l'écrit comme tel, c'est de nous apercevoir que le signifié n'a rien à faire avec les oreilles, mais seulement avec la lecture, la lecture de ce qu'on entend de signifiant. Le signifié, ce n'est pas ce qu'on entend. Ce qu'on entend, c'est le signifiant. Le signifié, c'est l'effet du signifiant. »¹²

Et en effet, pour arriver à la question de la fécondité, de la paternité, il y a la nécessité d'une lecture *de* et *à la* lettre. C'est dans ce même Séminaire qu'il fera des développements sur le lien social, et pour cause : car seul le lien social permet que signifiant et signifié s'établissent sous la forme d'une routine et non d'un arbitraire. Donc métaphore et métonymie, d'accord, mais pas sans le lien social. Lacan en a dégagé quatre, et les appelés discours.

¹² Lacan J., *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 34.